

XYZ. La revue de la nouvelle



Relents

Véronique Bossé

Numéro 103, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bossé, V. (2010). Relents. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (103), 64–70.

Relents

Véronique Bossé

Le 5 novembre

DEPUIS QUE JE LE CONNAIS, Stéphane pue des pieds. Il devait puer des pieds depuis bien longtemps, je suppose. Je ne lui ai jamais demandé depuis quand. L'odeur s'est installée entre nous comme l'ont fait tant de tabous et de compromis et, un compromis en entraînant un autre, mon acuité olfactive s'est suffisamment émoussée pour que je ne m'en aperçoive plus, pour que mon cerveau neutralise le message « pieds qui puent ». Mais, depuis quelques jours, un effluve de moins en moins subtil chatouille mes narines chaque fois que j'entre dans la maison, et ce, même lorsque Stéphane et ses chaussures n'y sont pas.

J'ai lavé le tapis du vestibule. Curtis, mon vieux golden retriever, y passe ses journées, roulé en boule, à nous attendre en se vautrant dans les saletés venues de l'extérieur. J'ai respiré les chaussures de sport de mes garçons. La puanteur des pieds serait-elle un atavisme, une fatalité à laquelle j'ai eu l'impression d'échapper le temps de fonder une famille ? Un bouquet aussi capiteux ne peut vraisemblablement émaner de si petits pieds. J'ai bien vérifié : mes deux trésors n'y sont pour rien. Or, le relent persiste. L'odeur de Stéphane se serait-elle incrustée dans l'enceinte même de notre maison, sans que j'y prête la moindre attention ? J'ignore pourquoi je consigne dans ce journal tous ces détails sans importance. Peut-être ai-je besoin d'en retrouver la trace chaque fois que j'ai l'impression de fabuler.

Je n'ai jamais parlé à Stéphane de ses pieds nauséabonds. Je ne lui reproche jamais rien ; je préserve l'harmonie. Après tout, Stéphane est un bon mari. Il m'a offert un robot culinaire pour mon anniversaire. Il accompagne tous ses cadeaux d'une jolie carte de souhaits sur laquelle des lettres cursives dorées dessinent « À ma tendre épouse » ou « À ma chère femme ». Il fait tous les menus travaux qui pourraient nous

coûter une fortune. Je n'ai jamais eu à lui demander de pelleter l'entrée ou de tondre le gazon. Il entretient la piscine sans broncher. Il a repeint la galerie au printemps. Il va au-devant des problèmes, si bien que je n'ai pas rencontré la moindre crotte de souris depuis que nous habitons ici, et ce, même si ma voisine se plaint chaque automne de la vermine qui l'empêche de dormir. Déjà, il a tout préparé le terrain pour l'hiver, remisé les meubles de jardin et le barbecue. Il m'a promis de refaire la salle de bains l'an prochain, selon mes désirs.

Certes, mon mari passe des soirées entières avachi devant le téléviseur, se grattant passionnément les testicules en s'abrutissant devant quelque émission de télé-réalité ou match de hockey. Il lui arrive aussi de se récurer méticuleusement le conduit auditif d'une main tandis qu'il se gave d'arachides rôties de l'autre. Il me dégoûte un peu si je m'attarde trop longtemps à le contempler, mais j'ai appris à m'occuper le corps et l'esprit. Et je ne dois pas oublier que je ne suis moi-même qu'un compromis, un article en solde au supermarché, un film que l'on regarde par désœuvrement. Stéphane aime les brindilles aux seins énormes. Il me montre encore avec fierté les photos du temps où il était musclé et beau, avec à son bras des femmes sculpturales. C'est d'ailleurs ainsi qu'il s'est présenté à moi, il y a huit ans, par l'intermédiaire d'un site de rencontre pour célibataires.

J'ignore en vertu de quelle coquetterie Stéphane m'oblige à taire le fait que nous nous sommes rencontrés par Internet. Il me répète souvent, comme s'il craignait que je m'échappe, que notre histoire a commencé véritablement au bar où il m'avait donné rendez-vous, celui où nous nous sommes vus « par hasard » avant de tomber follement amoureux. Il raconte souvent à ses copains à quel point il m'a séduite, impressionnée. J'acquiesce. Il faut bien se raconter des histoires, en raconter tout court, nous convaincre autant que les autres que la vie que nous menons est celle que nous avons choisie, que nous ne sommes pas deux « mal pris » en mal de reconnaissance sociale. Nous ne sommes pas seuls. Nous sommes ensemble. Nous formons une équipe.

Stéphane et moi, nous nous sommes connus à l'heure des choix. Stéphane avait choisi les copains, la bière et les ailes de poulet barbecue, et moi, je devais vite me trouver un géniteur. À trente-cinq ans, je n'avais plus de temps à perdre. L'appel des hormones devenait pressant, mais par-dessus tout, je ne pouvais renoncer à ma seule véritable ambition, celle d'avoir une famille, un foyer. Je n'ai pas joué les princesses quand, tout barbu et bedonnant qu'il était, Stéphane m'a offert une grosse Molson tablette. Depuis, j'ai réalisé tous mes rêves. Nos deux enfants me comblent de bonheur. Ils nous aiment encore inconditionnellement. Nous possédons une jolie maison. Nous allons en Floride chaque hiver.

Stéphane n'est pas du genre bavard. Il me laisse tout le loisir de rêver. Au bureau, je mange souvent avec Mathieu, un jeune infographiste drôle et talentueux. Il lui arrive de me faire des compliments sur ma coiffure ou mes vêtements. Il me voit peut-être comme l'une de ses vieilles tantes, mais moi, je me plais à imaginer qu'il essaie de me charmer. Je ne lui ai évidemment rien dit des folles nuits que nous avons passées ensemble à nous dévorer sur le photocopieur ou dans l'ascenseur. Mes fantasmes de vieille fille sans imagination sentent l'huile à massage et le bain moussant. Enivrés par la mélodie langoureuse d'un saxophone, nous nous ébattons tendrement dans une baignoire remplie de pétales de roses. Je reste dans ma zone de compétence.

Autrefois, je me sentais coupable de m'évader ainsi, de ne pas consacrer toutes mes pensées à mon époux et à notre famille, mais aujourd'hui, je pense que j'aurais tort de me priver de mes petites escapades lubriques. Depuis que je côtoie Mathieu, j'ai perdu deux kilos et je me maquille avec soin. Je porte des vêtements seyants, des dessous de dentelle, des boucles d'oreilles. J'ai cessé de n'être qu'une mère. Je redeviens une femme. Que je me fasse belle pour un autre n'a pas la moindre importance puisque chaque soir je dépose sur la table un repas cuisiné avec amour, j'embrasse ma progéniture et je m'endors dans le lit conjugal, persuadée de l'indéniable

Le 22 novembre

Nos week-ends d'automne sont presque entièrement consacrés à la préparation en vue de l'hiver. Stéphane s'occupe de l'extérieur et moi, de l'intérieur. En ce qui a trait au vestibule, j'ai en quelque sorte abdiqué. Mon mari et mes enfants semblent croire que nous n'avons pas de garde-robe d'entrée, que les deux grandes portes coulissantes qui tiennent lieu de miroirs ne servent qu'à vérifier si nous avons de la confiture au coin de la bouche avant d'aller à l'école ou au bureau. La patère croule sous le poids des manteaux d'automne, de début d'hiver, de tempête de neige. Foulards et mitaines se retrouvent le plus souvent au sol ou sur la petite banquette sur laquelle je renonce désormais à m'asseoir pour me préparer. J'ai appris à organiser ce fouillis pour en faire un endroit décent, sans plus. Après tout, je l'ai souhaité, ce chaos, ce joyeux désordre indissociable du rire de la marmaille aussi adorable qu'agitée.

Ma mère disait souvent qu'il faut des odeurs d'automne pour qu'une maison soit vivante. Comme il faisait doux, j'ai aéré un peu, puis j'ai fait trois énormes tartes aux pommes. J'avais l'impression de recréer un bonheur dont je cherche souvent la trace, celui de l'insouciance de mon enfance, je crois.

Hier, le vétérinaire a été clair : notre pauvre vieux Curtis n'en a plus pour longtemps. Presque aveugle, anosmique, il profite de moins en moins de sa vie de chien. Claudiquant péniblement du vestibule au sofa en quête de caresses, il a tout perdu de sa vigueur, mais les enfants y sont très attachés. Que de souvenirs nous avons avec cet animal, véritable noyau de notre famille ! Auparavant, il me semblait revigoré et frais après chaque promenade. Maintenant qu'il prend l'air moins souvent, la saleté semble s'incruster sur lui, autour de lui. Il sent le chien. Nous avons beau le gratifier de câlins, il semble toujours penaud et négligé. Ce matin, son pelage, passablement défraîchi et déjà imprégné du jus de bottes de la première neige, n'était plus qu'un amas de nœuds. Les garçons m'ont aidée à donner à Curtis son bain annuel. Nous avons bien rigolé. Tout mouillé et chétif, son corps ressemblait à celui

d'un vieillard effrayé. Rien ne le lavera jamais de la mélancolie inquiète de ses yeux.

En descendant l'escalier, j'ai entendu des voix provenant de la porte entrouverte du garage. Stéphane discutait avec Dominic, un jeune voisin dont la femme a accouché il y a trois mois.

— Oui, oui, ça va avec le bébé. Caro est tellement bonne avec lui.

— Pis toi ?

— Moi quoi ?

— Ben...

Malgré le malaise qui semblait flotter entre eux, j'étais émue d'entendre mon mari tenter de rassurer un jeune homme quant à la paternité. Nous échangeons peu, lui et moi, mais il a toujours été un bon père, très attentionné envers les enfants.

— Ah, c'est correct. C'est normal, j'imagine. On arrive à une autre étape... Ça va passer.

— Tsé, mon gars, ça passe pas toujours, ces affaires-là. Faut les gérer. Là, c'est elle qui veut rien savoir, mais quand elle va vouloir, toi, tu seras peut-être pus sûr que ça t'tente. C'est comme un champ de bataille... C'est flasque, ça sort de partout... Tsé, c'est pas de sa faute si elle est maganée de même. Ferme tes yeux. Dis rien. Pense à autre chose.

Je n'ai pas pu endurer la suite. Je pouvais très bien accepter qu'il pense ces choses, ces choses que nous savons tous les deux, que nous vivons tous les deux sans avoir eu besoin de les nommer, de les faire exister entre nous. Or, Stéphane a brisé le mutisme, la succession de tabous qui nous a permis d'être un couple, puis de former une famille, puis d'être heureux. La familiarité avec laquelle il débattait, à un presque étranger, les ramifications de l'intimité que nous n'avons jamais eue m'a happée d'un seul coup. Moi, je rêvais en silence et lui, il se vantait de survivre à sa vie de famille routinière en endormant une femme qui ne sera jamais plus désirable à ses yeux, qui ne l'a peut-être même jamais été. Depuis quand ? Peu importe. Comment pourrai-je soutenir son

regard sur mon corps, ses mains sur ma peau ? Ses mots gravaient sur mon cœur l’empreinte du non-dit, d’un désarroi devenu lancinant depuis qu’on l’a défini, cerné, dévoilé. Et voilà qu’en écrivant ces mots j’immortalise cette petite blessure qui ne me quittera plus. J’ai vu poindre l’échec, puis je me suis ressaisie.

Au moment du repas, Stéphane taquinait les garçons en m’adressant des sourires pleins de tendresse. Tous se sont régalés de la tarte aux pommes et, en pyjama, nous avons regardé un film, une très belle histoire de courage et de solidarité familiale. J’ai lavé la vaisselle en ravalant mes larmes. En m’attardant devant l’entrée, j’ai perçu les remugles émanant des bottes de Stéphane. Quand je suis montée me coucher, l’escalier vibrait tant il ronflait.

Le 14 décembre

Les vacances approchent. Nous avons garni le sapin en famille. En catimini, j’ai emballé les cadeaux pendant que Stéphane allait jouer au hockey avec les garçons. Les biscuits de pain d’épices embaument encore la cuisine.

Au bureau, Mathieu et moi nous rapprochons de jour en jour. Nos rires complices font sourciller quelques collègues un peu coincés. Je n’ai rien à faire des ragots. Je suis vivante. Après le travail, Mathieu m’a invitée à aller prendre un verre avec lui. J’ai fait mine d’hésiter et il a insisté. Un seul verre, m’a-t-il promis en me lançant à la blague qu’il n’avait pas l’intention de me détourner de mes obligations familiales. J’ai décelé une petite étincelle dans ses yeux. Il fallait saisir l’occasion.

J’avais tout faux. Mathieu m’a remerciée de lui avoir redonné confiance en lui, d’être « une vraie mère » pour lui, une amie extraordinaire puisque, pour la première fois de sa vie, aucune attirance physique ne faisait écran à la franche camaraderie qui peut exister entre un homme et une femme. Il voulait m’annoncer qu’il avait rencontré une fille géniale et me demander de l’aider à cuisiner un gigot d’agneau pour l’impressionner. « Tu as l’expérience et le raffinement. Elle n’y verra que du feu ! » J’ai bu.

Un peu sonnée par ma risible déconfiture ou par le troisième martini, j'ai erré jusqu'au supermarché. Il fallait bien prévoir quelque chose pour souper. Tout devait se passer normalement. Une marmotte en complet m'a sortie de mes songes : « Ma p'tite madame, v'nez par ici ! Allez, allez ! » Je n'ai pas dû faire preuve de trop de résistance puisque, quelques secondes plus tard, je me voyais tourner une grande roue de fortune. « Félicitations ! Vous avez gagné une succulente lasagne surgelée ! » Rares sont ceux qui, comme moi, pourront un jour se vanter d'un tel exploit. Hésitant entre la honte et la satisfaction, j'ai saisi le coupon que me tendait gentiment le rongeur pour quérir mon prix au comptoir des surgelés, puis je suis rentrée.

Ce n'était plus qu'un effluve. Ce ne pouvait plus être mon imagination. Ce n'était pas seulement Stéphane. Une puanteur opaque assiégeait le vestibule. J'ai presque arraché la porte entrouverte de la garde-robe, d'où semblait émaner la pestilence. Les chaussures, les bottes et les vêtements volaient dans tous les sens. Notre mariage ne pouvait à lui seul empeser de la sorte ! Puis, je l'ai trouvée, la souris, en état de putréfaction avancée, gisant au fond d'une espadrille de Stéphane.

Nous avons mangé la lasagne ce soir. Nous partirons pour Orlando la semaine prochaine.